console de ses humiliations passées en visitant les quelques familles protestantes qui y habitent.

Un Montagnais, modèle de tous nos chrétiens, me disait dernièrement : « Je suis content qu'un ministre soit venu ici. — Pourquoi ? lui répondis-je ; voudrais-tu être des siens ? — Oh ! certes non, mais je dis cela parce qu'avant son arrivée ici plusieurs de ma nation vantaient les ministres, quelques-uns parlaient de leur charité, de leurs vertus et avaient des doutes. Maintenant qu'ils en ont un sous les yeux et qu'ils le voient à l'œuvre, ils jugent tout autrement. »

C'est ainsi que le bon Dieu s'est encore servi cette fois de ce qui devait, humainement parlant, au moins ébranler la foi de nos pauvres sauvages, pour leur donner plus de force et les attacher plus fermement à notre sainte religion.

Agréez, etc.

† ISIDORE, O. M. I.,
Evêque d'Erindel.

JOURNAL DU R. P. PETITOT [1].

(Suite.)

Grand lac d'Ours, mission Sainte-Thérèse,
30 mai 1868.

Je me suis arrêté, dans mon journal, à la veille de mon départ pour le lac d'Ours (quatrième visite). Ce départ a eu lieu le 2 mars. Onze jours après, j'arrivais au lac d'Ours passablement amaigri par la marche, mais en bonne santé et avec un très-grand appétit. A la famine

[1] Voir le tome VIII, p. 286 et suiv.

qui nous a désolés pendant l'automne et une partie de l'hiver avait succédé une extrême abondance de rennes. Nous en rencontrâmes de grosses bandes sur notre route, mais nous ne pûmes en tuer, bien que nous leur ayons donné la chasse. Au lac d'Ours il y avait plus qu'abondance ; les rennes y pullulaient tellement, que je ne pouvais en croire mes yeux. Aussi mes jeunes gens et moi nous sommes-nous permis plusieurs parties de chasse. En trois ou quatre heures nous en avons tué onze. Pour ma part, je n'en ai abattu qu'un seul, mais j'en ai blessé plusieurs qui m'ont fait courir par monts et par vaux inutilement. Ces animaux ont la vie excessivement dure : l'un d'entre eux, auquel j'avais cassé la hanche et dont la jambe pendait et flottait comme une écharpe, courait sur trois pattes comme un perdu. Je n'ai jamais pu le rejoindre. Un autre, dont l'os de la cuisse sortait hors de la peau, se servait de cette jambe blessée comme des trois autres. L'abondance était telle au lac d'Ours, que les hangars du fort étaient pleins jusqu'aux soliveaux, et les sauvages m'ont approvisionné pour toute la saison sans que j'aie eu besoin de recourir aux traiteurs du fort anglais. J'ai acheté aux sauvages environ 250 livres de graisse de moelle et de graisse dure, 150 livres de pemmikan, 150 langues de renne, des peaux, etc.

A l'époque où l'infortuné capitaine Franklin habitait au lac d'Ours, c'est-à-dire en 1825, les Flancs-de-chien qui chassent sur les bords de ce lac étaient réputés les plus barbares des Indiens Déné; l'homicide, surtout l'infanticide, n'étaient pas rares parmi eux. L'année dernière, je vous disais qu'un enfant avait été arraché par morceaux du sein de sa mère, qu'un autre avait été dévoré par les chiens presque sous les yeux de ses parents. Cette année-ci a vu quelque chose de plus affreux : un pauvre orphelin de trois ans a été enterré vif par son beau-frère,

auquel il était sans doute à charge et qui a voulu s'en débarrasser. Ce misérable a lacé le pauvre petit dans une enveloppe de traîneau, l'a enterré dans la neige et a jeté ensuite sur lui de gros arbres et des branches pour l'empêcher de se dégager. Et dire que ce crime a eu des témoins et qu'il ne s'est pas trouvé là un cœur assez compatissant pour se charger du pauvre petit martyr ! Et dire que lorsque nous ramassons quelque orphelin, comme je viens de le faire actuellement, tous les sauvages s'y opposent et cherchent à faire évader l'enfant ! Et le traiteur anglais du lac d'Ours lui-même n'a pas eu une seule parole de blâme à adresser à ce lâche et misérable scélérat !

Grâce à Dieu les Flancs-de-chien du fort Raë que j'ai visités en 1864 n'ont pas un cœur si dur. Les pauvres gens ! la mort les moissonne à grands coups, et ils n'ont pas une plainte sur les lèvres. Tout ce qu'ils me disent (car il en vient ici pour me voir) est : « Père, nous mourrons tous. C'est égal ! mais du moins que nous ne mourions pas sans baptême ! Ouvre-nous le chemin de la terre d'en haut ! » Et ces pauvres gens pleuraient en me priant de les suivre sur leurs terres, comme je l'ai fait en 1864. Et j'ai dû pleurer en leur serrant la main et les laissant partir sans les aller visiter ; mes jeunes Peaux-de-lièvre n'ont pas voulu m'y accompagner, parce que, disaient-ils, « c'est une tribu étrangère à la nôtre et avec laquelle nous étions toujours en guerre avant votre arrivée. »

Je vous avais parlé d'un certain ministre nommé Bompass, qui, après avoir bâti au lac d'Ours, est allé un peu partout sans réussir nulle part. Il paraît que la plus grande mésintelligence règne entre lui et son collègue le R. Kirkby, du fort Simpson. Ils ne sont que deux et ne peuvent s'entendre ! C'est pourquoi Kirkby doit

s'en retourner ce printemps en Angleterre. Son maître d'école du lac d'Ours, Mordot Mac-Leode, vient de se distinguer cet hiver par un coup double à l'égard de deux de ses écolières. Ce triste scandale a ému les protestants anglais, qui ont hué leurs chefs de bien bon cœur. Comme tout coopère au bien, il en est résulté une réaction salutaire en faveur de notre sainte religion ; les protestants se sont rapprochés ; les sauvages ont ri une fois de plus des ministres ; ceux qui doutaient ont ouvert les yeux à la lumière, et Mordot est rentré dans le silence, ne tracassant plus les pauvres sauvages sur la religion. Kirkby, qui s'était porté au lac d'Ours dans le dessein d'arranger toutes choses, s'en est retourné dès la troisième journée de marche. Il n'avait rien à gagner à ce voyage, sinon de la fatigue, et il savait qu'en présence du prêtre catholique il ferait triste mine par-devant les Anglais et les sauvages. Son *discursus* a fait encore plus rire de lui. Ces gens-là sont bien à plaindre.

J'ai eu le bonheur de recevoir l'abjuration de deux Saulteux protestants nommés William Makiassam et Peter Kané ; l'un a été baptisé à Pâques, l'autre à l'Ascension. Nous constatons avec douleur que les sauvages disparaissent à vue d'œil, et que les naissances ne peuvent compenser ni balancer le nombre des décès. J'ai fait plusieurs petits voyages aux environs du lac d'Ours, dans le but de visiter et d'administrer des sauvages mourants. Dans un de ces camps se trouvait la mère d'Hyacinthe, mon jeune homme dont je vous ai parlé jadis. Cette femme avait abandonné et voué à la mort son enfant lors de sa naissance, car rien n'était si commun alors que l'infanticide. Hyacinthe avait donc été élevé par une sauvagesse charitable ou plutôt intéressée, puisqu'elle voulait se donner un soutien dans ses vieux jours, n'ayant pas d'enfants. Depuis plusieurs années la mère

d'Hyacinthe réclamait son fils, qui ne se souciait point de la suivre ; lors de notre visite, la pauvre mère vint en pleurant supplier Hyacinthe de se fixer auprès d'elle et de lui pardonner son crime ; elle pleurait, elle sanglotait, elle lui demandait pardon de l'avoir abandonné, s'excusant sur ce qu'elle ne connaissait pas la religion. Elle lui disait avec un ton pathétique dont je ne croyais pas un sauvage capable : « Vois, je te portais ainsi dans mes bras, je te pressais sur mon sein, j'embrassais tes yeux, ta petite bouche ; je pleurai beaucoup en te jetant, mais ton père l'ordonnait, il fallait bien lui obéir ! » A toutes ces lamentations, le jeune homme montra un visage impassible et froid comme la glace. On aurait dit une statue de marbre; il ne regarda pas sa mère, il n'embrassa pas ses petits frères qu'elle lui présentait; mais coupant court à ces supplications : « Que de rennes nous avons vus dans les steppes ! » dit-il à ses camarades. Cette exclamation me glaça. Je ne pouvais en revenir. Bien que je connaisse depuis longtemps les sauvages, ces traits de froide cruauté et d'indifférence me vont toujours au cœur. Est-il donc possible qu'il se trouve sous le soleil des hommes au cœur plus dur que celui des loups et des ours? Et c'est un enfant élevé sous nos yeux, qui connaît plus de la religion que n'importe quel autre sauvage, qui fait preuve d'une âme si basse ! Par un seul jugez de tous. Et ces êtres qui n'ont pas un seul sentiment d'amour et de pitié pour leurs parents, qui n'aiment pas leurs semblables qu'ils voient, comment peuvent-ils nous aimer, nous autres étrangers? et surtout comment peuvent-ils aimer Dieu, un pur esprit qu'ils ne voient pas? Voilà bien un des secrets du cœur humain, le plus inextricable pour mon esprit. Dans cette circonstance Hyacinthe partit du camp, je ne dis pas sans embrasser sa mère (un sauvage se croirait déshonoré de s'abaisser jusque-là), mais

sans même lui donner la main, bien que je l'en pressasse, sans même regarder ses sœurs et ses frères, que peut-être il ne reverra jamais plus, aussi étranger à son propre sang qu'à un ennemi. Oh ! que la peine encourue par notre mère Eve se montre bien ici, et qu'il faudra du temps et des sermons avant d'avoir bonifié tant soit peu la position de la mère et de la femme chez nos sauvages !

Il va nous arriver enfin un docteur médecin cet automne; il résidera au fort Simpson, qui n'est qu'à 300 ou 350 lieues de Good-Hope. Si je tombe malade, je n'aurai pas besoin d'envoyer une consultation à Paris, c'est-à-dire à 4000 lieues d'ici; je n'aurai qu'à me rendre au fort Simpson, ce qui peut se faire deux fois par an. Cela vaut mieux que rien ; 300 lieues sont pour nous un pas, quoique nous ne connaissions pas même les charrettes à bœufs. Nous n'avons jamais eu un plus triste printemps que celui de cette année. Au moment où je vous écris (30 mai), il neige à plein ciel et tout est glacé autour de moi. En voilà-t-il du plaisir ! Dites après cela que le mois de mai est le plus beau de l'année !..

Good-Hope, 9 juin

Je suis arrivé hier avec trois pirogues d'écorce, après un voyage des plus pénibles à cause des énormes quantités de glace qui bordent la rivière ou y dérivent; cela est occasionné par l'extrême rigueur de l'année. Je repars aussitôt, plein d'espérance, pour l'océan Glacial, où je vais évangéliser mes chers Esquimaux, les plus délaissés et les plus reculés de tous les peuples.